

Les Cornes enchantées

P. Sébillot, Contes populaires de la Haute-Bretagne, I, 30-35, n°5

Il y avait une fois deux frères dont le père mourut, leur laissant en héritage des objets enchantés que lui avait donnés une fée de ses amies. C'étaient : un manteau qui passait au-dessus des nuages et transportait rapidement à l'endroit que l'on désirait, une serviette qui à souhait fournissait tous les mets et toutes les liqueurs qu'on voulait, et deux bourses qui contenaient toujours cinquante écus chacune.

Au moment des partages, l'aîné prit pour son lot le manteau qui traversait les airs : il fit de nombreux voyages et visita en peu de temps beaucoup de contrées où il ne manquait de rien, parce qu'il trouvait toujours cinquante écus dans sa poche.

Celui auquel était échue la serviette magique ne quitta point son pays, et se maria.

Sa femme, qui était avare et cupide, ayant su que son beau-frère possédait un manteau qui transportait où l'on voulait, conçut le projet de s'en emparer.

Un jour que son mari était absent, et qu'elle se trouvait seule avec son beau-frère, elle se mit à lui parler de ses voyages.

- Vous êtes bien heureux, lui dit-elle, de pouvoir grâce à votre manteau visiter le monde sans fatigue, tandis que moi je reste à la maison. Vous devriez m'emmener une fois avec vous, et me montrer des pays que je ne connais pas.

- Si cela peut vous être agréable, ma chère belle sœur, rien n'est plus facile, et aujourd'hui même, si vous êtes disposée, je vous transporterai à l'endroit que vous désirerez.

- Eh bien! puisque vous êtes si aimable, je voudrais bien voir le pays qui est à dix lieues au delà de la mer Rouge.

Il prit sa belle-sœur par la main, la fit asseoir à côté de lui sur le manteau, et prononça les paroles magiques qui le faisaient voler comme un oiseau. La femme les écouta avec attention, de manière à se les bien graver dans l'esprit.

Le manteau s'enleva, et monta au-dessus des nuages, si haut que les plus grandes villes ne paraissaient pas plus grosses que de petits villages; les montagnes les plus élevées ressemblaient à des taupinières et les navires qui sillonnaient la mer avaient l'air de coques de noix.

En peu de temps, ils arrivèrent à l'endroit que la femme avait souhaité, et le manteau les descendit tout doucement à terre, au milieu d'une grande plaine où, tout au loin, on apercevait une ville qui semblait considérable. Les arbres avaient des formes étranges, et le sol était parsemé de fleurs si belles que jamais la femme n'aurait cru qu'il en existât de pareilles.

- Mon frère, dit-elle, le beau pays ! et que voilà des fleurs qui ont des couleurs éclatantes : vous seriez bien aimable de m'en cueillir un bouquet que je rapporterais en souvenir de mon voyage.

Elle resta assise sur le manteau, et pendant que son beau-frère s'éloignait sans défiance et s'occupait à choisir les plus belles fleurs, elle prononça les paroles magiques, et le manteau, fendant les airs, la rapporta en peu d'instants au lieu d'où elle était partie.

Quand le malheureux vit disparaître la femme perfide qui le dépouillait de son manteau, et le laissait ainsi tout seul et sans secours, il fut bien désolé :

- Hélas ! se disait-il, je ne reverrai plus désormais ni mon frère, ni mes amis, ni mon pays, et je serai contraint peut-être de finir mes jours ici, si toutefois les habitants de cette contrée épargnent ma vie.

Cependant, il reprit un peu courage en se rappelant qu'il possédait encore une bourse qui contenait toujours cinquante écus, et il se mit à marcher pour arriver à la ville qu'on apercevait dans le lointain.

C'était une grande et vaste cité, ceinte de hautes murailles où l'on voyait des portes garnies de tours; mais en approchant il ne vit personne pour les garder : dans les rues, il ne rencontra aucun habitant. Il entra dans des maisons où étaient des tables chargées d'assiettes et de verres, mais qui ne contenaient ni à boire ni à manger. Après avoir visité plusieurs maisons sans apercevoir ni homme ni nourriture, il remarqua un beau jardin planté de grands arbres qui paraissaient couverts de fruits. il n'eut qu'à pousser une porte pour y pénétrer, et ayant cueilli une pomme qui semblait mûre, il la coupa en morceaux qu'il se mit à manger avec appétit, car il n'avait rien pris depuis le matin. Aussitôt son front se chargea de deux cornes d'une telle dimension qu'elles couvraient tout le jardin de leurs rameaux.

- Hélas ! dit-il, on a raison de prétendre qu'un malheur n'arrive jamais seul: ce matin j'étais bien tranquille, et j'avais un manteau qui n'a pas son pareil au monde, je l'ai perdu, et pour surcroît de disgrâce j'ai le front chargé de cornes si pesantes que c'est à peine si je puis les porter! Ah! que la fée bienfaisante qui était l'amie de mon père me serait ici d'un grand secours!

Comme il achevait ces mots en pleurant, il vit paraître une belle dame, vêtue comme une princesse, et dont il implora la pitié. Elle le consola par de douces paroles, puis elle lui fit manger des pommes d'une autre espèce qu'elle cueillit dans le jardin, et grâce auxquelles il fut débarrassé du poids qui lui chargeait le front. Elle lui donna une douzaine de chacune des espèces de pommes, et disparut, après lui avoir indiqué le moyen de retourner dans son pays.

Il voyagea plusieurs années, et quand il revint au lieu où était la maison de son frère, il était si changé que ses amis eux-mêmes ne le reconnaissaient point. Il prit un habit de marchand et vint proposer à sa belle-sœur des pommes qui, disait-il,

venaient d'un pays lointain et avaient un goût délicieux. La femme en acheta une demi-douzaine. Quand elle se mit à table avec son mari, elle lui parla de son emplette, et prit une des pommes dont elle mangea deux morceaux: aussitôt il lui poussa des cornes d'une dimension telle qu'elles touchaient au plafond. A la vue de ce prodige, son mari fut si épouvanté, qu'il tomba évanoui.

Lorsqu'il eut repris ses sens, il essaya de débarrasser sa femme du poids incommode qui lui chargeait la tête : il vint des charpentiers qui se mirent à couper et à scier les cornes, mais elles ne diminuaient point, un nouveau morceau venait immédiatement remplacer celui qu'ils avaient enlevé. Et cependant ils ne s'épargnaient pas à l'ouvrage, puisqu'on chargea dix charrettes des morceaux qu'ils avaient coupés.

Au bout de quelque temps, le premier maître du manteau, qui s'était éloigné, revint dans le pays où il se donna pour un médecin qui venait de l'étranger: tout le monde lui parla de la surprenante aventure de la femme à qui il était venu des cornes, et il se fit conduire en sa présence, en disant qu'il saurait peut-être faire disparaître l'enchantement qui la gênait si fort.

Il demanda qu'on le laissât seul avec sa belle sœur, et il lui dit qu'il savait, au moyen de son art, qu'elle avait un manteau qui traversait les airs, et qu'il ne consentirait à la guérir que si elle le lui donnait. Quand il l'eut en sa possession, il coupa un morceau de pomme, prononça quelques paroles, et le lui donna à manger, et aussitôt une des cornes disparut. Pour ôter l'autre, il exigea la serviette magique, que la femme, après bien des hésitations, consentit à lui céder.

Il lui fit manger un second morceau de pomme, et la seconde corne ne tarda pas à disparaître.

Il se plaça ensuite sur le manteau qu'il avait reconquis, et dit:

- Méchante femme, je suis ton beau-frère, que tu as abandonné à dix lieues au delà de la mer Rouge pour t'emparer de son héritage : maintenant tu n'as plus ni le

manteau qui transporte au-dessus des nuages, ni la serviette qui procure ce que l'on désire manger. C'est moi qui pour te punir ai fait pousser sur ton front les horribles cornes dont tu viens d'être débarrassée, et je te quitte vengé, sachant que tu regretteras toute ta vie ce que ton avarice t'a fait perdre. En disant ces mots, il disparut avec le manteau et la serviette, et on ne le revit plus.

Conté en 1878 par Jean Bouchery, de Dourdain, âgé de 20 ans, garçon de ferme à Ercé-près-Liffré (Ille-et-Vilaine).